

Chapitre Troisième

Le groupe des rebelles

Qui, à Jérusalem, parmi tous les gens qui le connaissaient, aurait pu imaginer que lui, Simon ben Cathlas, pharisien disciple du grand Hillel, se trouverait un jour à la tête d'un groupe de combattants contre les romains ? Tapi dans une caverne, entouré d'hommes en armes, prêts à tout, lui rabbi orgueilleux et pédant, avec des sicaires, des zélotes, des femmes arrachées à leur famille et à leur village ? Lui qui était habitué aux subtilités des discussions de l'halakà avec les autres rabbis sur l'interprétation la plus authentique de la Loi ? Lui que les adeptes d'Hillel avaient couvert de louanges et que les disciples rigides et bornés de Gamaliel haïssaient à mort (sans parler des sadducéens) parce qu'il avait déclaré que « Celui qui éteint la lumière le samedi par peur des païens, des brigands ou d'un esprit malin, ou bien pour qu'un malade puisse mieux dormir, est exempt de faute ? » Lui qui, comme tous les prusim, avait fait sa propre règle de vie de l'exclusion des am-a-harez et de tous ceux qui ne respectaient pas la Loi avec rigueur ?

Et pourtant, ça c'était passé vraiment comme ça. Et même, maintenant qu'il ne s'agissait plus de disputes orales mais de combats armés, il n'avait plus aucune nostalgie de la maison de prière, des repas pris en commun, des discussions qui fleurissaient à l'infini dans un jeu enivrant et subtil d'interprétations opposées.

C'est la lecture des Psaumes de Salomon qui l'avait mené au bord du désespoir. Surtout le passage où on disait : « L'impie a dévasté notre terre, la privant de ceux qui l'habitaient, il a fait disparaître jeunes et vieux et en même temps leurs enfants. Avec colère et fureur il les a déporté jusqu'à l'occident. »

Et puis la décision avait explosé dans sa tête, soudaine, un soir d'Ellul l'année dernière, alors que de toute la Galilée et de tous les villages de Judée arrivaient en ville, hurlant et pleurant sur les routes, des réfugiés désespérés fuyant devant les soldats de Vespasien qui massacraient ceux qui tentaient de défendre leur propre famille et leurs biens, brûlaient les maisons, faisaient esclaves ceux qui se rendaient. Une guerre fratricide embrasait Jérusalem toute entière, les incendies faisaient rage et les riches, cachés dans leurs refuges, attendaient anxieux l'arrivée des kittim.

Et eux, les irréprochables pharisiens de son école, que faisaient-ils ? Ils discutaient sans fin dans les assemblées de la ville, ils continuaient obstinément à respecter la Loi à la lettre, ne sachant pas chaque jour quel parti prendre, alors que les zélotes, les lévites et les prêtres de campagne, plus sensibles à la justice et à la charité, essayaient d'unir le peuple pour se défendre. Israël toute entière gémissait et la ville sainte était déjà sans doute condamnée plus pour ses péchés comme Sodome qu'à cause de l'impiété de l'ennemi païen.

Il était justement en train de lire ces jours-ci le psaume dix-sept qui disait : « Ils fuirent de chez eux ceux qui aimaient les assemblées des pieux. Comme les moineaux s'envolent de leur nid. Ils erraient dans des lieux déserts pour se préserver du mal et digne d'honneur était aux yeux des fugitifs celui qui était sauvé par eux. »

Oui, c'est ce qu'il fallait faire. Sortir de Jérusalem, de ce lieu de disputes infinies, de misérables luttes intestines et rejoindre une des bandes de combattants qui s'opposaient aux romains et ceux qui étaient leurs alliés, ouvertement, dans chaque rue, dans chaque village. Le salut ne pouvait arriver seulement du respect formel de la Loi. L'obéissance à la Torah, consistait maintenant à défendre les pauvres et les persécutés avec des faits et non seulement les halakà, et, quand le Béni enverrait enfin le messie de David, l'accueillir déjà armés et prêts à le suivre quand avec « verge de fer il aurait exterminé les païens transgresseurs et aurait réuni un peuple saint, dont il serait devenu le chef avec justice ».

Non, désormais il n'éprouvait plus aucune nostalgie, pour la maison de prière, où il avait été écouté et respecté. Maintenant sa maison – combien provisoire, hélas ! – c'était cette caverne sur les flancs du mont que les bergers de l'endroit appelait Shevut et dont lui ne connaissait même pas l'existence quelques mois auparavant. Et maintenant ses seuls compagnons c'était ceux qui étaient en train de se reposer autour de lui.

Il leur était tellement reconnaissant : il les avait rencontrés près d'Hébron et ils l'avaient accueilli avec méfiance au début mais avec une confiance touchante après les premières épreuves surmontées ensemble. Il n'y avait dans leur esprit, ni hypocrisie, ni arrivisme, les sanies de sa vie précédente. Peu à peu il avait appris à tendre des embuscades et à tuer mais aussi à secourir les désespérés qui avaient tout perdu, assister les blessés, libérer les prisonniers. Un devoir, un devoir sacré, voilà ce qu'était devenu tout ça. Une autre chose, plus satisfaisante et plus juste que son travail précédent de scribe.

Cependant, il était juste de rappeler, à sa décharge, qu'auparavant, sa manière d'occuper la journée lui avait toujours laissé un sentiment d'insatisfaction. Quand il expliquait et commentait les prophètes à ses élèves accroupis à ses pieds, il sentait ce qu'il aurait du faire : vivre comme un prophète ! Mais désormais l'esprit prophétique avait abandonné Israël. Qui l'aurait écouté ? A qui aurait-il adressé ses objurgations ? Le peuple saint était précipité dans le désordre le plus total. C'était comme si des brebis folles avaient perdu leur berger. Et l'abomination de la désolation - pour en revenir encore une fois à la pensée de Daniel - menaçait le temple.

Et puis, c'est seulement après être sorti de l'atmosphère viciée des écoles pharisaïques qu'il avait connu l'authentique peuple des judéens. Ils étaient loin d'être méprisables les am-a-harez ! C'était des braves gens, dotés d'une sagesse concrète, d'un sens précis de la justice ; ils n'avaient certes pas le temps d'observer toutes les règles de pureté, et les vétilles et les subtilités de la Loi,

comme ils l'interprétaient eux, scribes stériles. Dans le Livre il était écrit : « Qui tient la charrue et manie l'aiguillon des bœufs, n'a pas de temps pour lire. » Mais à leur façon ils étaient profondément religieux. Si par religion on entendait respect pour les lois des pères, amour pour la famille, esprit de charité. Du reste le prophète criait déjà : « Je hais et j'abhorre vos fêtes et je ne prends pas goût à vos réunions. Que coule plutôt comme l'eau le droit et la justice comme un torrent éternel ». Le vrai Israël c'était le peuple de la terre, lui qui subissait les vexations des prêtres de haut rang, des tétrarques, des favoris de l'empereur, qui possédaient toutes les terres.

C'était seulement avec des braves gens de ce genre qu'il fallait combattre et libérer la terre sainte des abus des païens, la terre qui appartenait seulement à Jahvé, si l'attente de la plénitude des temps devait avoir un vrai sens.

Voilà la vraie manière de vivre en prophète ! Les voici, ses vrais compagnons ! Tous, il ne les connaissait pas bien encore, car plusieurs s'étaient ralliés à eux depuis peu. Mais les cinq premiers hommes qu'il avait rencontrés sur la route d'Hébron, attendaient en embuscade le passage d'un courrier impérial et lui sur un âne errait, ne sachant pas quoi faire, à la recherche d'un groupe de combattants, ne sachant même pas comment il allait faire pour les reconnaître. De prime abord pour un peu ils le tuaient pour s'emparer de son âne mais avec leur expérience, ils avaient en moins de deux compris sa bonne foi. C'est sûr qu'au début, il avait eu beaucoup de mal à se défaire de la tournure d'esprit sentencieuse de rabbi avec ses mauvaises habitudes de supériorité pompeuse. Et il avait dû le faire rapidement, pour conquérir leur confiance et mettre ses propres capacités au service de ce groupe d'hommes concrets et précis.

Le voici, couché sur le grabat près du sien, Josué ben Safia, zélote. Il affirmait – les rares fois où il avait envie de se confier car c'était un homme qui parlait peu - avoir coupé les ponts avec le parti fondé il y a de nombreuses années par Judas le Gaulanite, et avoir adhéré parce que les zélotes l'avaient convaincu qu'il fallait établir le pouvoir exclusif de l'Unique sur Israël, lui qui était le seigneur vrai et juste de leur terre. La première fois qu'il avait rencontré les zélotes, - il le rappelait toujours quand le soir assis en cercle au centre de la caverne ils parlaient entre eux — ce n'était pas à la synagogue mais sur la route de son village où, descendus de la montagne, ils parlaient comme les anciens prophètes et incitaient les paysans pauvres et les malheureux artisans de la Galilée à secouer le joug des romains qui avaient fait de leur empereur un dieu.

Mais pourquoi était-il là, loin de Tibériade, où il était né, il ne l'avait jamais confié à personne. On avait sûrement détruit sa maison, tué toute sa famille, et lui voulait se venger. Il disait quelquefois, comme s'il tirait une conclusion d'une série de pensées douloureuses qui lui passaient par la tête : « Celui qui verse le sang des impies, c'est comme s'il offrait un sacrifice ». Apparemment, voici ce qu'était sa foi : Il faut lutter comme aux temps des Maccabées pour se rendre dignes de l'imminente libération miraculeuse que l'Unique donnerait à

son peuple. Mais il y avait quelque chose d'autre dans sa détermination tranchante et taciturne à combattre avec cruauté, sans jamais s'épargner : un amour invincible pour la liberté, qui voulait dire pour lui justice envers tous ceux qui traînaient la misère.

Quelquefois on l'avait surpris – lui un homme à la fleur de l'âge, très beau et le corps harmonieux – assis en dehors de la caverne murmurant doucement les yeux brillants le nom d'une femme. De plusieurs aveux marmonnés à grand peine et à voix basse, tout le monde avait compris que c'était le nom de sa femme que les romains avaient faite esclave.

Le jour suivant il était encore plus féroce, plus follement audacieux.

Jonathan ben Judas avait un tout autre caractère. C'était peut-être celui qui avait l'esprit le plus vif de tous. Il était âgé – petit, gris, un peu voûté et plein de douleurs dans les os – et il avait dû supporter tant de vilénies qu'il n'avait plus aucune confiance dans la nature humaine. Il n'avait jamais dit d'où il venait mais il affirmait souvent et volontiers que les années passées dans le désert avec un groupe d'ermites, que lui appelait le « reste d'Israël » avaient été les plus importantes de sa vie. Peut-être avait-il été avec les esséniens mais il s'en était séparé.

« Dans le désert tenez droite la voie du Seigneur, redressez dans la steppe la route de notre Dieu ! » hurlait-il presque parfois quand il lui semblait que les autres oubliaient qu'ils étaient tous des pêcheurs indignes. Il vivait dans l'attente d'une catastrophe imminente. La colère du Seigneur déchaînerait des vents mortifères qui dessécheraient les champs, des nuées de feu porteraient la destruction sur toute la terre, des pluies épouvantables inonderaient tout. Et puis apparaîtrait le Messie pour punir les méchants et récompenser les justes. Il le prêchait souvent et même trop, le regard enflammé et les mains levées.

Cependant une certaine confiance dans la capacité des hommes à participer à l'oeuvre de justice avant le début de la fin des temps devait être restée en lui, puisqu'il était là à se battre. Et comme il se battait ! Les mille astuces et les mille expédients que la vie dans le désert lui avait appris lui suggéraient – quand il mettait de côté ses hallucinations visionnaires – de continuelles trouvailles et des trucs très utiles pour la vie qu'ils menaient. Souvent son expérience des plantes et des herbes, sa connaissance des habitudes des animaux les avaient sauvés de la faim et certaines de ses ruses dans les embuscades les avaient souvent menés à surprendre les légionnaires.

Dans son amertume il était un homme doux et plein d'attentions presque paternelles comme s'il pensait que, puisqu'ils étaient à la veille d'événements douloureux, il fallait reconforter tout le monde. Drôle à sa manière, il racontait aussi parfois certaines histoires, pour qu'ils restent gais : des anges qui intervenaient par des miracles, des pauvres malheureux qui tout à coup étaient touchés par un heureux sort, mais aussi certaines veuves qui dans le désert...

Il avait un faible pour le jeune Jacques ben Sosas, parce qu'il était le moins coupable à ses yeux de tous les malheurs qui étaient arrivés au peuple d'Israël.

En fait Jacques, que maintenant ils appelaient affectueusement leur am-a-harez, était le plus jeune.

Simon leva un peu la tête pour le regarder avec tendresse. Il était tout pelotonné sur sa couche, qui était la plus proche de l'entrée et un rayon poussiéreux du soleil qui allait se coucher frappait son visage. Lui d'un geste d'enfant essayait de le chasser de la main.

On l'appelait am-a-harez parce qu'il disait que la Torah c'était pour des gens qui avaient la tête mieux faite que la sienne ; et puis que les histoires du passé lui semblaient de peu d'intérêt ; et que lorsqu'il était encore dans son village, il n'allait pas souvent à la synagogue. Il respectait le sabbat, récitait le Shemà le matin, mais il ne se souciait guère des règles de pureté. Il trouvait cependant qu'il était un bon hébreu meilleur que tant d'autres qui faisaient semblant d'être de scrupuleux observateurs de la Loi mais qui après...

Si les Sébastins – ou peut-être était-ce la soldatesque du Tétrarque – n'avaient pas mis à sac et brûlé son village aux frontières de la Samarie, il aurait continué à peiner sur les quelques terres dont son père avait hérité ; il se serait marié avec la jeune fille que sa famille lui destinait et il aurait continué à supporter sa vie de misère comme tous les gens de son pays, sans se poser tant de questions. Et le voilà, au contraire ici qui souriait dans son sommeil à l'un de ses rêves. Il était audacieux, ça oui, mais il avait la prudence calculée et prévoyante du paysan. Et c'est ce qui lui avait permis de sortir indemne de certaines gamineries hasardeuses.

A côté de lui Zacharie ben Baris se remettait de la blessure qu'il avait reçue lors de l'attaque nocturne ; il ne perdait pas une occasion de déclarer à voix basse, presque en s'excusant, qu'il appartenait à la secte des Ebionites. Il racontait qu'il avait participé à une de leur réunion, amené par un parent qui avait entendu prêcher Jacques, frère d'un certain Jésus crucifié par les romains comme rebelle. Ce parent l'avait converti à la foi de cette secte. C'était une secte – mais il y en avait tellement dans ces temps là – de braves gens, très respectueux de la Loi, qui mettaient leurs biens en commun comme les esséniens mais pratiquaient davantage la charité, assistaient les plus pauvres, secouraient les orphelins. Ce qui semblait le plus étrange aux autres juifs, c'est qu'ils avaient la certitude que ce Jésus était le messie tant attendu par tous, qu'il était ressuscité et qu'il reviendrait bientôt sur les nuées pour délivrer Israël des méchants qui l'opprimaient.

Zacharie devait être un ébionite d'un type tout particulier parce que même s'il attendait avec ferveur sa parousie spéciale, il se battait comme un lion contre les kittim. Les païens étaient trop malfaisants pour rester sans rien faire. Quand il était encore à Jérusalem, où il était un brave artisan et gagnait bien sa vie, son sens de la justice l'avait mené à se liguier avec les prêtres de village et il avait donné un coup de main pour brûler les archives où étaient enregistrés tous les noms des débiteurs.

Une patrouille romaine l'avait capturé alors qu'il ramassait du bois dans la vallée du Cédron. Mais la nuit suivante, il avait cassé les cordes avec lesquelles on pensait l'avoir solidement lié, et la sentinelle abattue – il avait la force d'un Samson – il s'était échappé. Il avait erré plusieurs jours jusqu'à ce qu'il tombe sur leur groupe qui attaquait une ferme pour se procurer de la nourriture. Alors que le groupe abandonnait écrasé par les gardes, sans dire un mot il était sorti de derrière un buisson, avait tiré de terre un gros pieu et couru les aider. On aurait dit une furie. Un homme de la bande pensa même que c'était un ange gigantesque envoyé par le Béni à leur secours comme celui qui avait combattu avec Abraham sur le torrent.

Simon secoua la tête et silencieux, sourit à ce souvenir. Puis il porta son regard vers le fond de la caverne. Là se reposait après son tour de garde, Hanania ben Eléazar. Tous avec une certaine crainte l'appelaient le sicaire, même si c'était les romains qui avaient inventé ce nom là.

Il ne dormait pas, les yeux mi-clos, même allongé il semblait sur le qui-vive. Lui n'avait pas été poussé à la guérilla par une quelconque injustice endurée comme tant d'autres, mais seulement par une série de considérations – disait-il – de son esprit. Quand il était encore à Jérusalem, il appartenait à une des familles de grands prêtres les plus en vue de la ville – la fréquentation des milieux sadducéens lui avait montré que rien, sinon la violence, ne persuaderait ceux qui détenaient le pouvoir d'agir pour défendre le peuple saint et la Loi. Autour de lui, dans la maison de son père et dans celles des amis de son père, il ne voyait qu'un enchevêtrement d'intrigues pour toujours défendre les mêmes intérêts abjects. Et les intérêts de ces quelques maisons qui depuis trop d'années avaient tout en main c'étaient : les charges sacerdotales, l'administration du trésor du Temple, les trafics avec les pèlerins, le commerce des sacrifices. Le mode de vie luxueux des païens – en contraste criant avec les traditions d'Israël et les misères du peuple – était ce qui lui répugnait le plus, parce que c'était le signe de l'égoïsme le plus sordide et du cynisme le plus impitoyable. Et puis d'une maison à l'autre c'était tout un imbroglio de tractations secrètes pour chercher un accord avec les romains.

Ce qui pouvait servir, c'était seulement des actions exemplaires qui puissent inspirer la terreur aux traîtres, servir d'avertissement aux faibles, susciter l'enthousiasme chez ceux qui se battaient. De là sa décision de devenir un froid exécuteur des hautes œuvres. Son arme était le poignard, la sica que les romains craignaient tellement.

Quand il fallait punir un traître, exécuter une sentence de mort déjà décrétée par voix populaire contre un surintendant sans pitié pour les fermiers, il était prêt. Il partait, se mêlait aux gens de l'endroit un jour de marché ou le sabbat, devant la synagogue et, précis et silencieux, il plongeait son arme dans la poitrine du malfaisant. Puis il disparaissait et retournait calmement à la base comme un bon artisan à la fin de sa journée de travail. Il était devenu une figure légendaire mille lieues à la ronde.

Simon se secoua, écarta de lui cette évocation par la pensée de ses compagnons, d'où n'était pas étranger le besoin, toujours récurant mais toujours refoulé en lui, de justifier dans son esprit le fait que lui, rabbi pharisien, s'était joint à ces hommes peu orthodoxes au regard de la Loi. Et en plus il était devenu leur chef.

Il se leva et feignant d'être sûr de lui, comme le voulait le rôle dont on l'avait investi, il porta son regard alentour. Il fallait organiser avec discernement le départ du prêtre et des villageois. Pourvoir sans faire de tort, à la distribution des armes saisies, décider quelque chose au sujet des cinq esclaves libérés : on ne pouvait pas les garder ici parce qu'il n'y avait pas de place. Glaphyra avait raison. Le mieux c'était de les faire conduire par Sachée par la montagne à Tekoa où opérait la bande de Malik. Ils avaient au moins trois cavernes à leur disposition, équipées avec soin, et ils les accueilleraient sûrement bien. Et puis il y avait le problème de Marthe. A cette dernière pensée, sa manière calme et ordonnée de considérer les choses et de décider céda et fit place à une foule de sentiments et de désirs opposés. Si elle restait...

Il s'imposa avec difficulté de ne pas arrêter son esprit sur ce problème pour le moment.

Autour de lui tout se remettait en mouvement. Les esclaves s'étaient mis debout dans leur coin à part, comme s'ils attendaient des ordres. Le vieux prêtre et les siens arrangeaient leurs habits tout déchirés comme pour se préparer à un voyage. De la petite caverne des femmes venaient des bruits et de l'agitation. Jonathan et Jacques avaient pris leurs armes et se dirigeaient vers la sortie pour relayer les deux hommes qui étaient en sentinelle.

Simon commença à donner des ordres : « Josué et toi Ezéchiël rassemblez ici au centre les armes ... » quand on entendit un remue-ménage à l'entrée et Sachée pénétra à l'intérieur en poussant devant lui un homme d'âge moyen pas du tout effrayé, qui dès qu'il fut là chercha Simon du regard.

Par la manière de se mouvoir et de se tenir le nouveau venu donnait l'impression d'être un homme posé, presque terne – il serait passé inaperçu dans n'importe quel milieu – s'il n'y avait eu ce brin de fourberie circonspecte qui brillait au fond de ses yeux.

« Ah, c'est toi ! Avance ». Le rabbi le fit venir, surpris, sans l'appeler par son nom. Et avec une certaine appréhension il ajouta immédiatement : « Il y a du nouveau ? »

« Tout va bien Simon » répondit d'un ton calme le nouveau venu que plus d'un dans le groupe avaient l'air de bien connaître. « Je suis venu t'avertir : On l'a vu ».

« Il est arrivé ? » Le rabbi devina tout de suite de qui il s'agissait mais ce n'était pas le moment de donner des noms avec tous ces gens là autour.

Puis il ne put se retenir de demander à nouveau : « Personne ne t'a vu monter ? »

« Mais non, rabbi ! » l'autre semblait surpris et à moitié amusé. « Tu sais bien que dans les marchés que je fréquente on m'appelle : « celui qui est là et n'est pas là ». Personne ne m'a vu. Sois tranquille ».

C'était en fait un marchand, mieux un courtier qui achetait et vendait des animaux pour le sacrifice et en ces temps calamiteux même des moutons bons à mettre aux rebuts. Il fréquentait tous les marchés alentour et fournissait aussi les petits campements que les romains avaient placés dans les endroits importants selon eux. Il connaissait tout le monde, était estimé de tous. Il faisait l'espion pour les combattants parce que, même si personne ne s'en était jamais aperçu, il haïssait et méprisait les kittim du plus profond de son cœur. C'était lui qui signalait à Simon et aux siens, de temps en temps, les individus particulièrement cruels à l'encontre des paysans. Des gens qui n'avaient pas de scrupule à appeler des marchands d'esclaves et à vendre sans en écouter les raisons, les malheureux en retard de loyer ou de paiement de dettes : patrons, régisseurs ou traîtres au service des païens.

« Il sera à Asfar demain vers le soir. Vous savez ce que vous devez faire... C'est un des plus dégoûtants ».

« Sûr... » Répondit Simon et se yeux coururent vers Hanania.

Celui-ci se contenta de faire un signe d'assentiment de la tête.

Le marchand cueillit ce regard de connivence, sans rien ajouter d'autre, il se tourna, écarta Sachée d'un geste bref du bras et s'en alla.